

**Paul Rauchs**

# Virons le virus !

**Essai de journal  
(dé)confiné**

## **Table des matières**

Prologue **7**

Des gros mots pour de grands maux **11**

Nouvelles frontières **27**

Le divan craque **41**

Take care ! **51**

Le masque et la personne **65**

Le paradoxe de la caverne **81**

Tant de temps **93**

Ce que le virus aurait pu nous apprendre **111**

Épilogues **129**

## Le divan craque

Hat die Natur sich auch verschlechtert,  
Und nimmt sie Menschenfehler an ?  
Mich dünkt, die Pflanzen und die Tiere,  
Sie lügen jetzt wie jedermann. (*Heinrich Heine*)

Lundi, 24 mars. Deuxième semaine de confinement dur pour cause d'absence de pilule efficace contre le nouveau fléau. Heureux encore que, tout au long de la période qui va suivre, Saint Pierre prescrit un placebo et dore au moins cette pilule-là en confinant dans ses nuages jusqu'à la dernière goutte de pluie. Fini les Balkans, Yvan s'installe sur le balcon et, mieux encore, le gazon, vers lequel il déménage son divan de psychanalyste, orphelin des analysants confinés, qui va lui tenir lieu de hamac pour quelques semaines. Il se sent presque en autoanalyse, aventure tentée jusqu'ici par le seul Freud, aidé, il est vrai, par sa correspondance avec Fließ, l'ORL un peu charlatan de Berlin. Il a rendez-vous avec lui-même, sept jours sur sept, pendant sept semaines qui lui paraissent autant d'années fastes, loin des sept plaies de la Bible. Comme Lucullus, le fin gourmet romain, qui dînait le mieux chez Lucullus, Yvan analyse son moi le mieux chez Yvan. Et il se souvient de cet aveu de D'Ormesson, aristocrate de droite dont le regard azur charmait jusqu'au dernier révolutionnaire de gauche : « La seule personne avec qui je ne m'ennuie pas, c'est moi. »

Le voilà donc avec son je comme seul horizon. Confiné en lui-même, plongeant consciemment dans son inconscient, à la recherche des personnages perdus qui l'ont fasciné et façonné : l'enfant qu'il a été, le père qu'il est, le grand-père qu'il va être d'ici peu. La mère qui aimait trop, le père qui ne châtiait pas assez, le frère qui arriva trop vite, la sœur qu'on attendait, le frère, enfin, qu'on n'attendait pas. La grand-mère fière de sa généalogie, l'autre obligée de cacher la sienne. Le grand-père qui anticipa le nom de son petit-fils, l'autre qui anticipa sa mort. La tante qui tenait un magasin de jouets et l'oncle qui jouait avec son magasin de boulanger. Des mèresonnages aussi : la mère de ses enfants, les femmes qui sont restées, qui ont pesté, qui sont passées et parfois repassées, qui, plus rares, ont repassé, les filles de joie et de tristesse, l'aimante (enfin) qui se confine avec lui.

Mais voilà que se fait entendre vaguement au loin, parvenant d'il ne sait trop où, l'écho à peine audible d'un bruissement de murmures, de silences, et puis plus fort, de cris et de chuchotements. Le divan sous son dos, soudain, se met à parler, à se vider des mille et une histoires déposées en son sein par autant de patients et de patientes. Il gémit sous le poids d'un trop plein de destins qu'il n'arrive plus à éponger, ni à rendre à qui de non droit. Toutes ces histoires qui parfois ont abouti à une histoire, parfois sont restées au stade d'esquisse, d'*Entwurf* devenu *Wurf* voire *Endwurf*, parfois se sont condensées en nouvelle, parfois aussi se sont dilatées en roman. Tous ces traités d'obsessionnels, ces comédies d'hystériques, ces tragédies d'hypocondriaques, ces romans de gare de pervers, ces sciences-fictions de

psychotiques, ces polars de paranoïaques comme autant de palimpsestes, s'imposent, se surposent et se surimposent, telle une photo mal exposée, à son propre roman familial de névrosé, tissé par Freud, dé tissé par lui-même sur un divan qui refuse de devenir le sien, préférant réserver sa virginité toujours reconquise au phallus des patientes. Il repense, amusé, à ce jour pas si loin où le divan a craqué pour de bon, dans le réel comme disent les lacaniens, livrant par cet acte manqué l'interprétation de laquelle l'analyste était en panne. Désirée (ce n'est pas son nom, mais toutes les patientes devraient s'appeler Désirée ou Antigone) relata durant cette séance une agression particulièrement violente, alors que le mot même de violence lui échappa. Désirée désirait l'harmonie plus que le désir et mettait toute son énergie à préserver une impossible entente. Elle se fit bouc émissaire, et comme le Christ, elle se sacrifiait pour la Faute des autres. L'acte manqué, véritable joint venture entre elle et le divan, lui ouvrit la voie, et le divan, réparé, consolé, revigoré, allait reprendre du service et vivre une nouvelle vie. Comme quoi, on ne couche pas avec des hommelettes sans leur casser les œufs. Mais sur le coup, la patiente suivante ne put que constater les dégâts et s'exclama : « Maudit divan ! » Le divan, pour l'analysant, se fait métonymie et prolonge son corps et son âme comme la trompette prolonge le souffle du musicien.

On est déjà le 1<sup>er</sup> avril. « Jamais le ciel n'avait été si bleu. Pendant des jours entiers, sa splendeur immuable et glacée inonda notre ville d'une lumière ininterrompue. »<sup>1</sup> Yvan vient d'abandonner le divan pour la chaise

longue et n'a pas forcément perdu au change, les souvenirs des analysants ne faisant plus écran à ses rêveries. Il sait qu'il va regretter ces jours de quasi-vacances où il reçoit son premier patient à dix heures et le dernier à onze heures, essayant tant bien que mal de concilier les directives du ministère de la santé avec la déontologie du serment d'Hippocrate. Présent au téléphone, il ne reçoit en « présentiel » que les stricts cas d'urgence, heureusement peu nombreux, du moins en ces premières semaines d'isolement.

C'est encore une de ces belles journées de printemps où le ciel tend sa toile d'un bleu si évident qu'il comprend soudain pourquoi les Grecs ne disposaient pas de mot pour cette couleur. L'évident, en effet, ne s'énonce pas, à l'image de Dieu qui ne se (re)présente pas. Il jouit donc en silence du privilège tout simple d'être là, de son *Dasein*, de la méchante paresse qui en ces jours de repos forcé se déguise en une vertueuse oisiveté. Le printemps résonne du jeune jaune des premières fleurs, aussi évident et éclatant que l'azur de la voûte, échappé dirait-on, de quelque toile de Vincent. Il s'est souvent demandé pourquoi la nature, pour faire ses premiers essayages au sortir du jeûne de l'hiver, recourt au jaune des crocus, jonquilles, pissenlits, forsythias, colza et autres genêts, après le blanc des perce-neiges et avant le rouge des tulipes et des coquelicots. Est-ce l'intensité croissante des températures qui accélère la saturation des teintes ou est-ce pour permettre aux fines fleurs de rire jaune face au soleil dont le teint, dans les contrées septentrionales, fait souvent pâle figure ? Le pré carré d'Yvan brille du gazouillis d'oiseaux moins oisifs que lui, affairés à la recherche de partenaire, à la construc-

tion du nid et aussi à la souillure de la chaise longue. Assourdi par le parfum des lilas, il pense au poète mal rasé qui les poinçonnait et au magicien qui, du fin fond de l'Abyssinie, faisait rimer les couleurs du matin avec les sons du soir.<sup>2</sup>

12 avril, dimanche de Pâques. Le jardin ne lui réserve plus aucun secret et bien malin le lièvre qui pourrait y dénicher une cachette pour dissimuler les œufs que, fidèle et confiné, il range tous, cette année, dans le même panier. Pour la première fois dans les vingt ans où il habite le Mont, il se fait le fidèle chroniqueur de la vie du lopin dans lequel il se terre. Il avait beau autrefois bronzer au soleil printanier du Costa Rica, se promener au forum à Rome aux Ides de mars, écouter Brassens en février dans une taverne à Saïgon, trinquer au renouveau de la nature avec le peuple Hamer sur les rives de l'Omu, vivre l'automne en mars sur les dunes de Namibie, chercher une ombre précoce sous le platane d'Hippocrate à Cos, s'extasier devant la floraison des flamboyants à Cuba, du mimosa en Provence, des amandiers en Corse, de l'olivier dans les Pouilles, du tilleul en Allemagne et de la vigne à Vienne, jamais, au grand jamais, il n'a assisté avec une telle assiduité au réveil de son propre jardin. Candide, enfin, est rentré chez lui. Mais au lieu de le cultiver, il se contente de l'observer, de le scruter, d'être le témoin complice de son évolution au rythme des jours. Voilà l'ellébore, plantée par le *babbone* corse pour soigner la mélancolie, comme le faisaient, des siècles durant, ses ancêtres. Revoilà l'écureuil qui rentre tous les jours en début d'après-midi, avec une régularité toute kantienne, de la cachette où il

garde ses noix. Et le geai majestueux sur son chêne, et le merle moqueur qui annonce (déjà) le temps des cerises, et le pic-vert qui a pris la place du marteau-piqueur qui (enfin) a piqué du nez, et les fourmis qui occupaient son bureau dont il se soucie maintenant comme de sa dernière bouteille bouchonnée. Le fidèle renard, par contre, se fait rare, traquant peut-être quelque poule risquant un déconfinement bien dangereux pour elle.

Et pourtant. Là-bas, à la lisière de son coin de terre, il lui semble apercevoir l'ancolie, fleur et sœur de la mélancolie, qui se blottit chétivement contre l'ellébore, son remède. Car l'idylle est trompeuse et une mélodie vient le narguer.

*Der Himmel ist zu blau  
Die Bäume viel zu grün  
Die Blumen blühen zu bunt  
Die Amsel singt zu laut  
Die Sonne glüht zu gelb  
Der Mond ist viel zu hell  
Und die Erde gar zu rund  
Kommt jetzt auf den Hund.*

Le poète, *whistle-blower* avant la lettre, sonne l'alarme dans ces vers trop verts avec lesquels il avertit que la nature n'est pas dupe de la trêve et que le bleu de son ciel n'arrive plus à cacher les bleus que l'industrie des hommes lui inflige. La colombe niche dans le creux des branches du bouleau, et un couple de mésanges bleues, moins romantique, a pondu ses œufs dans l'interstice de la cage du volet. L'espèce des cyanistes ressemble à bien des égards à celle de l'*homo sapiens* : mo-



nogame (en principe), le mâle nourrit la famille quand la femelle couve les œufs. Mais voilà qu'un matin, on va vers la fin du mois de mai, le mâle arrête de nourrir ses petits et se tient immobile, chétif, ébouriffé sur la rambarde de la terrasse, victime, comme Yvan l'apprend dans le journal, de la *sutonella ornithocola*, une bactérie qui détruit les poumons des passereaux. Elle est venue d'Allemagne qui est à la mésange *sutonellisée* ce que la Chine est à l'homme *covidé*. La maladie étant hautement contagieuse, les ornithologues conseillent de fermer les mangeoires pour ne pas encourager les rassemblements et de ne les rouvrir que quinze jours après le dernier cas recensé. Le soir, la mésange est morte.

On dit tout et son contraire sur l'impact que le *lockdown* va imprimer au réchauffement climatique. L'arrêt de la sacrosainte croissance va-t-il être suivi d'un ralentissement durable ou au contraire se révéler comme un reculer pour mieux sauter la planète ?

La nature, quoiqu'il en soit, ne se venge point, elle se défend. Elle ne se venge pas pour la simple raison que, malgré tous les efforts des êtres humains pour l'anthropomorphiser et pour vouloir lui prêter une âme, elle n'a pas de conscience et donc pas de volonté, n'en déplaît à Schopenhauer et à Fichte et Schelling, ses prédécesseurs en idéalisme romantique. Ce n'est que dans la conscience de soi, propre à l'*homo sapiens*, le mal nommé, qu'elle accède à un statut ontologique et qu'elle ouvre, selon la belle formule de Schelling, les yeux : « *Die Natur schlägt im Menschen die Augen auf.* »